

Sidi Askofaré *

Il nous revient, donc, à Patricia Dahan et moi, de prendre la suite de nos camarades et de vous livrer notre commentaire d'un passage du texte de Lacan : « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* ». Le passage en question, je le rappelle, va de « Il peut passer pour plus élevé... » à « ... tous plus futiles les uns que les autres ¹ », soit en tout et pour tout une vingtaine de lignes. Passage que, comme il se doit, nous nous sommes équitablement partagé !

Pour ma part, mon commentaire va porter sur la première partie de ce passage, celle qui se termine par « ... le seul réel qui ne puisse pas s'en inscrire, c'est le rapport sexuel ».

I

Précédemment – et c'est ce sur quoi les commentaires de David Bernard et Marc Strauss nous ont laissés –, Lacan a fait valoir, à partir de l'expérience freudienne, le sens sexuel comme limite du déchiffrage, et comme ce qui atteste de l'impossibilité d'inscrire le rapport sexuel dans l'inconscient. Et Lacan d'ajouter cette remarque capitale : dans la mesure où le travail de l'inconscient consiste en un chiffage, soit ce que défait le déchiffrage, il eût été exigible que le rapport s'inscrive dans l'inconscient. Ce qui n'est guère le cas.

Il apparaît ainsi que pour Lacan, ce qu'il appelle chiffage a le plus grand rapport avec l'écriture, voire relève de la fonction de l'écrit. En effet, ce à quoi nous invite ce passage qu'il nous revient de commenter, c'est à un véritable « retour à la fonction de l'écrit », soit comme ce qui vient compléter « Fonction et champ de la parole et du langage ² ». 1973 constitue, non pas le chiffre, mais la date du nouveau départ qui nous oriente vers « la fonction de ce qui se lit ³ » et du sujet en tant qu'il est supposé savoir lire et même supposé « pouvoir apprendre à lire ⁴ ».

Il n'est pas utile, dans le cadre contraint du commentaire de ce court passage de l'« Introduction... », de revenir sur tout ce que cela implique,

depuis « L'instance de la lettre ⁵... » jusqu'au *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* ⁶, *Les non-dupes errent* ⁷, en passant par « Radiophonie ⁸ », la « Postface au *Séminaire XI* ⁹ », « Lituraterre ¹⁰ » et « Télévision ¹¹ ». Et même en deçà. Il suffit de se souvenir du rêve-rébus freudien ou de ce que Lacan disait, déjà, en 1953, des « hiéroglyphes de l'hystérie ¹² ». Ou, plus tardivement, du « symptôme [...] lui-même inscrit dans un procès d'écriture ¹³ », de l'écriture comme ce par quoi l'être parlant « peut se soustraire aux artifices de l'inconscient ¹⁴ » et de sa thèse selon laquelle « il n'y a de lapsus que calami ¹⁵ ». Les références sont nombreuses. Le nombre, déjà !

Concentrons-nous à présent sur les premières lignes de notre passage, lignes qui poursuivent sur la lancée de ce que Lacan énonçait à propos du travail de l'inconscient qui se réduit au *chiffrage* – condenser et déplacer... – et que défait le *déchiffrage* : de la lecture à l'interprétation.

De ces deux substantifs, chiffrage et déchiffrage, Lacan passe au verbe *chiffrer*. Chiffrer, qu'il commence par distinguer, voire opposer à *compter*. Il va même jusqu'à suggérer, je le cite, qu'« il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter ¹⁶ ».

À ce stade, il est difficile de déterminer si Lacan ne fait que mentionner cette hiérarchie, dans la structure, entre chiffrer et compter, ou bien s'il s'agit d'une suggestion de son cru. D'ailleurs, cette opposition entre les deux opérations – chiffrer et compter – demeure opaque jusqu'à ce qu'il nous mette sur la voie, notamment en soulignant que « l'embrouille [...] commence à l'ambiguïté du mot chiffre ¹⁷ ».

Dans la mesure où le « compter » est juste évoqué, je ne vais pas m'y attarder. Je rappellerai juste que le compter n'a rien de trivial et que d'une certaine manière il est présent très tôt chez Lacan. Dans son « Temps logique et l'assertion anticipée » – qui avait conduit notre collègue Erik Porge à intituler son ouvrage sur le temps logique : *Se compter trois...* – ou dans l'exemple des *Quatre Concepts fondamentaux* : « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi », et que Lacan commente : « Mais, c'est tout naturel – d'abord sont comptés les trois frères, Paul, Ernest et moi, et puis il y a au niveau où on avance que j'ai à réfléchir le premier moi, c'est-à-dire moi qui compte ¹⁸. » Illustration parfaite de ce que le même Lacan avançait dans une langue plus retorse : « Avant toute formation du sujet, d'un sujet qui pense, qui s'y situe – ça compte, c'est compté, et dans ce compté, le comptant, déjà, y est. C'est ensuite seulement que le sujet a à s'y reconnaître comme comptant ¹⁹. »

Enfin, la clinique la plus quotidienne, que ce soit celle de l'hystérique ou de l'obsessionnel – qui se comptent comme en-moins, en trop ou qui

comptent leur argent, leurs conquêtes, etc. – ou dans la psychose, où peut se rencontrer un usage délirant des nombres, atteste des fonctions symbolique, imaginaire ou réelle du nombre.

Je reviens à ce mot de chiffre qu'on retrouve dans les trois autres mots évoqués jusqu'ici : chiffrer, chiffage, déchiffrer. Ce mot, Lacan le souligne, est ambigu – il ne dit pas équivoque, sans doute parce que de l'écrire ne tranche pas – au sens où il est susceptible de plusieurs, en tout cas d'au moins deux significations ou interprétations.

La première, c'est, bien sûr, dans notre univers technoscientifique, le chiffre au sens du signe numérique. Dans cette perspective, le chiffre, c'est chacun des caractères servant à représenter les nombres, qu'il s'agisse des chiffres arabes (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0) ou des chiffres romains (I, V, X, L, C, D, M). Le nombre peut comporter un ou plusieurs chiffres mais peut s'écrire en chiffres ou en lettres. Par exemple, 20 et vingt.

Mais il est aussi une autre signification au mot chiffre. D'ailleurs, il s'agit de la plus ancienne selon *Le Robert*, attestée depuis le XVI^e siècle. Il s'agit du chiffre au sens d'« écriture secrète ». Encore l'écrit !

Je dirais que seule cette seconde acception peut justifier une tension et, éventuellement, une hiérarchie entre « chiffrer » et « compter », de nous faire passer du chiffre en tant qu'il réfère à la quantité, au nombre – proche dès lors du compter, du comptage – au chiffre au sens de ce qui, à l'instar d'un message chiffré, résulte d'une opération de chiffage ou de chiffrement, et comme le produit de cette opération. Et le champ où il opère est large : cela peut aller de la musique à la cryptographie !

Il me semble que c'est sur le fond de cette conception du chiffre que Lacan va énoncer la thèse la plus importante, peut-être, de ce passage. Je le cite : « Le chiffre fonde l'ordre du signe ²⁰. »

Ici, pour ainsi dire, l'embrouille est redoublée, parce que l'ambiguïté qui valait pour le mot « chiffre » vaut également pour celui de « signe ». Et c'est même pourquoi la thèse semble tout à fait contre-intuitive, dans la mesure où tout ce que nous avons appris à propos du signe semble aller contre.

Partons déjà de ce que classiquement, Lacan ne parle pas d'un « ordre du signe », mais plutôt d'un ordre symbolique ou du symbolique. Ordre symbolique qui s'apparente davantage à un « ordre du signifiant » qu'à un « ordre du signe ».

S'y ajoute que dans ce que Milner avait appelé le « premier classicisme lacanien », deux conceptions et seulement deux conceptions du signe

ont prévalu : la conception saussurienne du signe – revisitée, subvertie et formalisée par Lacan, notamment dans « L'instance de la lettre... » – et celle de Charles S. Peirce, dont il va démarquer la définition du signe pour produire sa propre définition du signifiant. Donc, une théorie du signe fondée essentiellement sur le binaire signifiant/signifié, et une autre plutôt ternaire et articulée autour de la représentation.

Il suffira de rappeler ici le geste de Lacan – cf. « L'instance de la lettre... » – qui a consisté à réduire le signe saussurien – unité insécable d'un signifié et d'un signifiant – en un rapport entre un *signifiant-cause* et un *signifié-effet*, séparés par une barre de résistance à la signification. Barre qui, une fois rapportée à l'hypothèse de l'inconscient, symbolise le refoulement freudien.

Nous savons également que c'est de ce signe que Lacan va produire la formalisation, en proposant l'algorithme *S/s*, et dont il déduira ceux des deux lois du langage : la métaphore et la métonymie.

Au fond, on peut dire que cette conception du signe – qui est déterminée par la présupposition d'un primat du symbolique sur l'imaginaire – va irriguer tout un pan de l'enseignement de Lacan, celui centré sur la fonction de la parole et sur la communication, et, donc, sur la production des effets de signifié (effets de signification et effets de sens). Et cela, nous le savons, vaudra autant pour le schéma *L* que pour le *Graphe du désir*, par exemple.

La théorie du signe de Peirce, que nous avons l'habitude de réduire à son triangle sémiotique et à sa célèbre définition – « le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un » –, constitue pourtant une contribution importante à la sémiotique, dont il nous propose une version à la fois générale, triadique (ou ternaire) et pragmatique. D'ailleurs, Peirce, avec cette théorie, aura tellement compté pour Lacan qu'il avait invité François Recanati à venir en parler à son séminaire du 14 juin 1972. L'exposé de F. Recanati a été publié dans le numéro 4 de *Scilicet*, aux pages 55 à 73.

Il n'est guère utile de développer plus avant la contribution de Peirce. Il me suffira de dire que la reprise de la question du signe vient se situer au croisement d'une mise en question, par Lacan, de la fonction du signifiant (allant contre l'idée qu'elle se réduirait à la seule production d'effets de signifié) et de l'articulation des signes saussurien et peircien avec les effets de jouissance du signifiant.

Comme je l'avais indiqué cursivement aux Journées nationales, en réponse à une question de Marie-José Latour sur « signe et symptôme », le virage ou la bifurcation date en vérité de « Radiophonie », soit de 1970.

Je me permets de rappeler le passage décisif à mes yeux :

D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.

[...]

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?

C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre.

Cette division répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure ²¹.

Il y aurait beaucoup à dire sur les implications de ce virage – qui n'est pas d'abandon du signifiant, mais de promotion du signe –, en particulier sur la façon dont il a renouvelé notre abord de l'articulation du sujet, du symptôme et du jouir.

Mais ce n'est qu'en 1973 – date de la rédaction aussi bien de la « Post-face au *Séminaire XI* » que de « Télévision » (longuement scruté dans ce même séminaire ces deux dernières années) et de cette « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » – que Lacan va préciser son articulation du *sens*, du *signe* et du *chiffre*.

Dans la mesure où tout le monde a en tête sa « Télévision », du moins je le présume, je rappellerai juste la thèse qu'il formule sur la structure : « Dans la mesure où l'inconscient y est intéressé, il y a deux versants que livre la structure, soit le langage ²² » :

– « le versant du sens », dont Lacan souligne que, dans l'analyse, il se réduit au « non-sens » : au « non-sens du rapport sexuel, lequel est patent depuis toujours dans les dits de l'amour ²³ » ;

– et à ce versant du sens/non-sens (qui est, semble-t-il, une acception nouvelle du non-sens, distincte de celle à l'œuvre dans la métaphore), il oppose, contre toute attente, le « versant du signe ²⁴ ».

Pourquoi contre toute attente ? Justement parce que Lacan nous avait habitués, si je puis dire, à opposer le sens soit à la référence ou signification (la *Bedeutung*), soit au hors-sens, c'est-à-dire au réel.

C'est à ce point qu'il nous livre le fond de sa nouvelle thèse sur le signe. Et ce en deux temps. D'abord, en posant la question « innocente » : « Comment même le symptôme, ce qu'on appelle tel dans l'analyse, n'a-t-il pas là tracé la voie ²⁵ ? » Ce qui peut se lire, à mon avis, au moins de deux façons :

– comment les psychanalystes n'ont-ils pas reconnu dans le symptôme, tel qu'il fonctionne dans le dispositif freudien de l'analyse, l'illustration parfaite de ce qu'est un signe ? Soit un nœud de signifiant et de jouissance et l'index de la division du sujet ;

– en quoi et comment sa propre théorie du symptôme comme métaphore n'a-t-elle pas constitué un obstacle, pour ses élèves, pour s'apercevoir que le symptôme est avant tout signe, et signe du sujet ?

Pourtant, à en croire Lacan, c'est la conception du symptôme comme signe qui semble la plus ajustée à la pratique freudienne du déchiffrement du symptôme, et au-delà, des formations de l'inconscient. Je le cite : « Cela jusqu'à Freud qu'il a fallu pour que, docile à l'hystérique, il en vienne à lire les rêves, les lapsus, voire les mots d'esprit, comme on déchiffre un message chiffré ²⁶. »

Cette expression de « message chiffré », dans son apparente simplicité, condense toute la difficulté de cette notion de chiffrement. En effet, du côté « message », elle tire vers la communication et le transmissible. Et du côté « chiffré », elle met l'accent sur l'accessibilité conditionnée audit message. Autrement dit, dès que l'inconscient s'en mêle, le message est marqué d'une certaine « opacité subjective ». « Opacité subjective » liée justement au signe en tant qu'il procède de l'inconscient comme savoir qui consiste en un chiffrement. Thèse que Lacan explicitera dans son séminaire du 20 novembre 1973 ²⁷.

Nous tenons, donc, avec ces trois termes de lire (les formations de l'inconscient), déchiffrer et « message chiffré » – à quoi il convient sans doute d'ajouter la jouissance –, ce qui fonde Lacan à mettre en avant désormais le signe – et à promouvoir un ordre du même nom –, là où, auparavant, il n'était question que du signifiant et de ses effets de signifié.

Je terminerai ce premier point par une question : ce que Lacan appelle ici « ordre du signe » serait-il une nouvelle nomination du symbolique en tant qu'il se diviserait entre le symbole et le symptôme ?

II

Venons-en maintenant à ce que Lacan introduit aussitôt après sa thèse selon laquelle le chiffre fonde l'ordre du signe.

Lacan semble abandonner les questions antérieures relatives aux chiffres, déchiffrement et lecture du signe, si proches de l'expérience clinique, pour parler des nombres. Mais pas n'importe comment !

Contrairement à ce qui se peut penser spontanément, la question du nombre n'est pas étrangère à la clinique psychanalytique. Il suffirait d'ouvrir les pages consacrées à l'index des rêves dans la *Traumdeutung*²⁸ ou l'index des concepts de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*²⁹, pour se rendre à l'évidence que, de relever de l'écrit – comme les lettres, les dessins, voire les plans, les schémas, les graphes ou les nœuds –, les nombres font partie du matériel du langage dont l'inconscient peut se saisir dans ses formations.

Cependant, ce n'est pas sous l'angle des formations de l'inconscient que Lacan convoque ici les nombres. Il les convoque à partir de ce qu'il affirme être leur sens. Je le cite : « Mais d'autre part jusqu'à 4, jusqu'à 5 peut-être, allons jusqu'à 6 maximum, les nombres qui sont du réel quoique chiffré, les nombres ont un sens, lequel sens dénonce leur fonction de jouissance sexuelle³⁰. » Thèse pour le moins surprenante, non ? En tout cas, thèse complexe et difficile.

En effet, Lacan ne dit pas seulement qu'un sujet, un groupe ou une culture peut donner, attribuer un sens aux nombres. Il soutient expressément que les nombres ont un sens, quoiqu'il limite cette possibilité aux nombres allant de 0 ou 1 (ce n'est pas spécifié) à 4, 5 ou 6 au maximum. C'est quasiment une ontologie des nombres ! Même Dedekind, une des grandes références de Lacan en théorie des nombres, avait limité son interrogation à : « Que sont et à quoi servent les nombres ? » (ouvrage dont nous disposons d'au moins deux traductions en français : celle de Claude Duverney³¹ et celle de Hourya B. Sinaceur³²).

Il n'est déjà pas facile de dire avec précision ce qu'est un nombre. J'ai bien sûr jeté de nouveau un coup d'œil aux auteurs de référence de Lacan en la matière : Frege, Dedekind, Cantor, Peano. Je suis même allé jusqu'à compulsier l'ouvrage d'Alain Badiou, *Le Nombre et les nombres*³³. Rien de ce qui est avancé dans ces ouvrages ne nous aiderait à répondre à cette

question. Je peux juste partager avec vous la conclusion à laquelle était parvenu Jean-Pierre Belna au terme de sa recherche sur *La Notion de nombre chez Dedekind, Cantor, Frege* :

Si nous avons pu rapprocher les théories de Cantor et de Dedekind, il est impossible de faire de même avec la théorie de Frege, qu'elle soit fautive ou non. Les uns procèdent par extensions successives et complétion de \mathbf{Q} , alors que Frege vise à définir \mathbf{R} tout entier à partir des objets logiques que sont les nombres cardinaux, en proposant une théorie des rapports de grandeurs totalement éloignée des préoccupations de Dedekind et de Cantor.

Il n'est donc pas possible de parler de façon unitaire du nombre. Il y a un nombre chez Dedekind, dont nous avons montré l'unité générale ; il y a un nombre chez Cantor, chez qui nous avons fait de même ; il y a un nombre chez Frege, qui présente une unité due au logicisme. En outre, tout système axiomatique admet une interprétation valide, dans laquelle une classe plus riche d'éléments que les nombres naturels joue le rôle de nombre ; et cela est également vrai si nous prenons les nombres comme symboles primitifs, ou les définitions de la logique des classes, comme dans la définition Frege-Russell ³⁴.

Revenons donc au texte de Lacan. Qu'y affirme-t-il ? *Grosso modo* :

- les nombres sont du réel, quoique ce réel soit chiffré ;
- les nombres, même d'être de l'ordre du réel – ce qui veut dire sont hors sens, dénués d'effets de sens –, ont un sens. Mais, dès lors, qu'entendre, ici, par sens ?
 - ce sens dénonce la fonction de jouissance sexuelle des nombres ;
 - cette fonction de jouissance sexuelle des nombres – pas tous, de 1 à 6 – peut rendre compte de l'entrée du réel dans le monde de l'« être » parlant ;
 - la parole a la même *dit-mension* grâce à quoi le seul réel qui ne puisse pas s'en inscrire, c'est le rapport sexuel.

Chacun de ces points mériterait un commentaire aussi ample que celui de ce soir. Aussi, je me contenterai de souligner trois points.

1. Que les nombres soient du réel est une proposition qui tient à leur statut, et pour ainsi dire au fait qu'ils relèvent d'un discours, la mathématique, qui se soutient d'exclure le sens ³⁵.

2. Que les nombres aient un sens ne veut pas dire, selon moi, que ce sens soit immanent et qu'il tienne à leur statut d'objet ou de concept du discours mathématique. Peut-être devrait-on plutôt faire appel – comme Colette Soler le rappelait récemment – à ce qui, pour Lacan, produit le sens, à savoir que « le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre ³⁶ ».

C'est pourquoi, d'être repris dans d'autres discours que le discours mathématique – et sans verser pour autant dans l'obscurantisme de la numérologie –, les nombres peuvent prendre sens, se voir attribuer du sens.

Le plus évident est, peut-être, ce que les nombres 1 et 3, par exemple, vont charrier de sens dans le discours de la « vraie religion » – la fameuse Trinité – ou le 2 dans celui de l'amour !

Mais il arrive aussi que les nombres prennent ou supportent du sens, y compris dans la politique : peut-on seulement concevoir la démocratie, au niveau de ses procédures, sans nombres et sans comptage de ces nombres ? Les notions de majorité et de minorité s'y dissoudraient purement et simplement. Sans compter, si je puis dire, ce qu'Alain Supiot a thématiqué naguère dans son excellent ouvrage, *La Gouvernance par les nombres* ³⁷.

Enfin, dans la psychanalyse elle-même, le nombre n'est-il pas à l'œuvre dès lors qu'il s'agit, au-delà de la structure de son dispositif, de distinguer, par exemple, l'autoérotisme du narcissisme et le narcissisme de la structure œdipienne (qu'elle soit ternaire, comme chez Freud, ou quaternaire, avec Lacan) ?

Ce n'est peut-être rien d'autre que Lacan évoque en parlant de la fonction de jouissance sexuelle des nombres en tant qu'il la distingue de sa fonction de réel.

3. Je terminerai par la limitation au 6 des nombres qui peuvent avoir, à en croire Lacan, un sens. Il faut dire qu'*a priori* cela peut sembler arbitraire, et pas seulement parce que le *mille e tre* de Don Giovanni ne trouve pas à s'y loger. Ne s'y inscrit pas non plus ce que Lacan avait admirablement situé à propos du père et de la présentation de la paternité, dans son séminaire du 16 juin 1976 ³⁸.

Le dernier point que je souhaitais mentionner tient à la manière dont la question du nombre traverse et, pour ainsi dire, structure tout l'enseignement de Lacan. Nul besoin de rappeler ici le binarisme qui a dominé un temps ses élaborations – en lien sans doute avec son allégeance au structuralisme –, son passage au ternaire puis au quaternaire.

Mais que le sens des nombres s'arrête au 6 a peut-être quelque rapport avec son propre point d'arrêt, ce dont il témoigne d'ailleurs, avec beaucoup de gaieté, dans la dernière séance du séminaire *R.S.I.* daté du 13 mai 1975 :

Il n'y a pas, il n'y a pas d'états d'âme. Il y a à dire, à démontrer. Et pour promouvoir le titre sous lequel ce dire se poursuivra l'année prochaine (si je survis), je l'annoncerai : 4, 5, 6. Cette année, j'ai dit R.S.I. Pourquoi pas 1, 2, 3 ? « Un, deux, trois, nous irons au bois. » – Vous savez la suite peut-être ?

« – Quatre, cinq, six, cueillir les cerises. » – Oui – « Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf. » – Eh bien, je m'arrêterai à 4, 5, 6. Pourquoi ³⁹ ?

Eh bien, permettez-moi de vous retourner ce « Pourquoi ? » et de passer la parole sans plus tarder à Patricia Dahan, pour poursuivre notre travail de déchiffrage et de commentaire de l'« Introduction... » !

*[↑] Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 15 décembre 2022.

- 1.[↑] J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
- 2.[↑] J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 237-265.
- 3.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 30.
- 4.[↑] *Ibid.*, p. 38.
- 5.[↑] J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 493-528.
- 6.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.
- 7.[↑] J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, 1973-1974.
- 8.[↑] J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 403-447.
- 9.[↑] J. Lacan, « Postface », dans *Le Séminaire, Livre XI*, op. cit., p. 251-254.
- 10.[↑] J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 11-20.
- 11.[↑] J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 509-545.
- 12.[↑] J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, op. cit., p. 281.
- 13.[↑] J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, op. cit., p. 444-445.
- 14.[↑] J. Lacan, « Postface au *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 505.
- 15.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 90.
- 16.[↑] J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
- 17.[↑] *Ibid.*
- 18.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 24.
- 19.[↑] *Ibid.*

20. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
21. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 412-413.
22. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 513-514.
23. [↑](#) *Ibid.*, p. 514.
24. [↑](#) *Ibid.*
25. [↑](#) *Ibid.*
26. [↑](#) *Ibid.* Je souligne.
27. [↑](#) « En quoi il a ceci de lacanien, notre cher Freud, n'est-ce pas, que, puisque tout ce qu'il vient de nous dire autour du rêve, c'est uniquement de la construction, du chiffrage, ce chiffrage qui est la dimension du langage qui n'a rien à faire avec la communication. Le rapport de l'homme au langage, lequel ne peut simplement s'attaquer que sur la base de ceci : que le signifiant c'est un signe, qui ne s'adresse qu'à un autre signe ; que le signifiant, c'est ce qui fait signe à un signe, et que c'est pour ça que c'est le signifiant. Ça n'a rien à faire avec la communication à quelqu'un d'autre, ça détermine un sujet, ça a pour effet un sujet. Et le sujet, c'est bien assez qu'il soit déterminé par ça, en tant que sujet, à savoir qu'il surgisse de quelque chose qui ne peut avoir sa justification qu'ailleurs. À ceci près que dans le rêve, on la voit, à savoir que l'opération du chiffrage, c'est fait pour la jouissance. À savoir que les choses sont faites pour que dans le chiffrage on y gagne ce quelque chose qui est l'essentiel du processus primaire, à savoir un *Lustgewinn*. » (J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 20 novembre 1973.)
28. [↑](#) S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 563.
29. [↑](#) S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1997, p. 460.
30. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 554.
31. [↑](#) R. Dedekind, *Traité sur la théorie des nombres*, Genève, Éditions du Tricorne, 2006.
32. [↑](#) R. Dedekind, *La Création des nombres*, Paris, Vrin, 2008, p. 130-216.
33. [↑](#) A. Badiou, *Le Nombre et les nombres*, Paris, Le Seuil, 1990.
34. [↑](#) J.-P. Belna, *La Notion de nombre chez Dedekind, Cantor, Frege*, Paris, Vrin, 1996, p. 308-309.
35. [↑](#) C'est ce qui fait dire à R. Dedekind : « [...] je tiens le concept du nombre [*Zahlbegriff*] pour totalement indépendant des représentations [*Vorstellungen*] ou intuitions de l'espace et du temps, et que j'y vois plutôt une émanation directe des pures lois de la pensée. Ma réponse à la question posée par le titre de cet écrit – "Que sont et à quoi servent les nombres ?" – s'énonce essentiellement comme suit : les nombres sont de libres créations de l'esprit humain, ils servent [*diene*] de moyen pour saisir plus aisément et plus précisément la diversité des choses. » (*La Création des nombres*, op. cit., p. 133-134.)
36. [↑](#) J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 480.
37. [↑](#) A. Supiot, *La Gouvernance par les nombres (Cours du Collège de France 2012-2014)*, Paris, Fayard, 2015. En réalité, les références sont innombrables. Il suffit de rappeler le livre des *Nombres* de la Bible, où un autre mythe de la communauté et du politique est proposé, ou, plus près de nous, le *Nombres* de Philippe Sollers (Paris, Le Seuil, 1968).

38. [↑](#) « Le père est non seulement castré, mais précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties. Je parlais tout à l'heure d'un roi, je ne savais plus comment l'appeler, George III ou George IV. C'est justement ce qui me paraît le plus typique dans la présentation de la paternité. En réalité, c'est comme ça que ça se passe – George 1^{er}, George II, George III, George IV. Mais enfin, ça n'épuise pas la question, parce qu'il n'y a pas seulement le numéro, il y a le nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels, comme on s'exprime. » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 174.)

39. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 13 mai 1975.